

LE THÉÂTRE DES IDÉES



62^e FESTIVAL D'AVIGNON
GYMNASE DU LYCÉE SAINT-JOSEPH

DEXIA

9 10 13 14 16 18 19 23

GYMNASE DU LYCÉE SAINT-JOSEPH • 15h • durée estimée 2h • entrée libre

Fondé sur des interventions dialoguées de philosophes, sociologues, historiens, le Théâtre des idées – issu des discussions menées avec les artistes associés – contribue à éclairer certaines questions soulevées par la programmation et construire un espace critique en résonance avec les thématiques abordées par les propositions artistiques du Festival.

Conception et modération **Nicolas Truong**

9 juillet

Quels nouveaux âges et usages de la vie ?

avec **Miguel Benasayag** philosophe et psychanaliste, **Pierre-Henri Tavoillot** philosophe

Les enfants sont adolescents de plus en plus tôt, les jeunes le restent de plus en plus tard, les adultes rechignent à quitter leur jeunesse, et les vieux n'aspirent qu'à en connaître une seconde... Comment aborder cette confusion entre des générations qui expérimentent d'autres rythmes et rites de passage, de nouvelles façons de vivre et de mourir, de naître et de transmettre ? Pour nous autres contemporains, la trentaine n'est plus le milieu du chemin de la vie, comme l'écrivait Dante au premier vers de *La Divine Comédie*. L'espérance de vie est passée en un siècle de 43 ans (en 1900) à 79 ans (en 2000). "Jamais dans l'histoire l'homme n'a bénéficié d'une telle certitude de son horizon de vie, jamais pourtant il n'a paru aussi démuni sur la manière de parcourir le chemin du berceau à la tombe", écrivent Eric Deschavanne et Pierre-Henri Tavoillot dans *Philosophies des âges de la vie*. Une crise d'identité sans précédent gagne une civilisation touchée par la confusion et l'indétermination des âges. Vivons-nous une fin des âges, au sein de laquelle il n'y aurait plus "un temps pour tout", comme disait l'Écclésiaste, mais un espace des possibles élargi ? Traversons-nous un nouveau conflit entre les générations ? Plutôt une redéfinition des âges de la vie qui repose sur une mutation démographique, une révolution anthropologique et une crise philosophique. Une rencontre pour comprendre les usages des nouveaux âges de la vie d'une civilisation qui oscille entre maturité et jeunisme, sagesse et dérégulation.

Né en 1953, Miguel Benasayag a participé à la résistance armée en Argentine, dans la guérilla guévariste, alors qu'il était étudiant en médecine (Malgré tout. Contes à voix basse des prisons argentines, La Découverte, 1982 ; Parcours, Calmann-Lévy, 2001). Miguel Benasayag anime le collectif Malgré tout (Du contre-pouvoir, avec Diego Sztulwark, La Découverte, 2000 ; Résister, c'est créer, avec Florence Aubenas, La Découverte, 2002). Il s'intéresse aux souffrances sociales et à leurs remèdes (Les Passions tristes, avec Gérard Schmit, La Découverte, 2003) et dessine une pensée de la liberté à partir de la contingence et de la nécessité (Éloge du conflit, avec Angélique Del Rey, La Découverte, 2007). Il a récemment publié La santé à tout prix (Bayard, 2008) et La chasse aux enfants. L'effet miroir de l'expulsion des sans-papiers, avec Angélique del Rey et des militants de RESF (La Découverte, 2008).

Né en 1965, Pierre-Henri Tavoillot est philosophe et maître de conférence à la Sorbonne où il est directeur adjoint de l'UFR de philosophie & sociologie. Directeur adjoint de l'Observatoire Européen des Politiques Universitaires, il préside le Collège de philosophie et est membre du Conseil d'Analyse de la Société. Spécialiste de la philosophie des Lumières, il a écrit en collaboration avec Eric Deschavanne, Philosophie des âges de la vie. Pourquoi grandir ? Pourquoi vieillir ? (Pluriel, 2008) ainsi que Le développement durable de la personne. Pour une nouvelle politique des âges de la vie (La documentation française, 2006). Il a également publié Comprendre, "Les hommes politiques", (dir. en coll. avec Evelyne Pisier, n° 3, PUF, 2002) ; Histoire de la philosophie politique (cinq vol., en coll. avec Alain Renaut et Patrick Savidan, Calmann-Lévy, 1999) ; Le Crépuscule des Lumières (Cerf, 1995).

10 juillet

La Divine Comédie aujourd'hui

avec **Jacques Le Goff** historien (intervention diffusée en vidéo) ; **Jacqueline Risset** écrivain et traductrice

Voyage initiatique et métaphysique, expérience poétique et politique, le chef-d'œuvre de Dante est contemporain de la naissance du purgatoire, ce troisième lieu de l'au-delà, situé entre l'enfer et le paradis, inventé par une société qui aspire à plus de justice et de reconnaissance de l'individu. En quoi *La Divine Comédie* est-elle une des matrices de notre modernité ? Pourquoi une représentation médiévale de l'au-delà, en forme d'enfer, de purgatoire et de paradis, nous intéresse-t-elle si fort, alors que les réalités qu'elle évoque nous sont devenues tout à fait étrangères ? "Sans doute parce que le "médiéval" en jeu dans l'œuvre de Dante n'est pas expression d'une idéologie religieuse fermée, hiérarchisée, obscurantiste, mais l'expression d'une pensée vivante où la philosophie et la théologie du Moyen Âge explorent et transgressent leurs limites, explique Jacqueline Risset. Et aussi parce que le visiteur de ces royaumes des morts ne se met pas en position de juge – comme distributeur de peines et récompenses au nom d'une loi du Père totalement intériorisée. De fait la Comédie (c'est le titre qu'il donnait à son œuvre, pour marquer qu'elle avait une fin heureuse) est un poème initiatique où le voyage transforme le voyageur. La complexité fascinante d'une telle œuvre tient à la surprise continue que nous éprouvons comme lecteurs non seulement en face des spectacles inouïs qui se déroulent devant nous et devant les yeux de Dante et de son guide Virgile (géographie à la Jules Verne, paysages inconnus, monstres et présences angéliques, terreur, musique et lumière) mais aussi devant les changements du regard lui-même".

Né en 1924, Jacques Le Goff a consacré sa vie à l'exploration et à l'anthropologie historique de ce qu'il appelle lui-même le "long Moyen Âge" (Un long Moyen Âge, Tallandier, 2004). Chercheur de renommée internationale, il a prolongé les travaux de l'École des Annales dans le sillage de Marc Bloch (1886-1944). Ancien directeur de l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), il a contribué à renouveler l'anthropologie historique de l'Occident médiéval (Un autre Moyen Âge, Gallimard, 1999 ; Héros du Moyen Âge, Le roi, le saint, au Moyen Âge, Gallimard, 2004). Auteur d'études consacrées aux mentalités médiévales (Les intellectuels au Moyen Âge, Le Seuil, 1957 ou La naissance du purgatoire, Gallimard, 1981), Jacques Le Goff a publié de nombreux ouvrages accessibles aux plus grand nombre (Le Moyen Âge expliqué aux enfants, Le Seuil, 2006 ; L'Europe expliqué aux jeunes, Le Seuil, 2007) et anime une fois par mois l'émission "Les Lundis de l'histoire" sur France Culture.

Jacqueline Risset a enseigné la littérature comparée à l'université d'Aix-en-Provence et a fait partie de la rédaction de la revue Tel Quel (1966-1983). Depuis 1973, elle est professeur titulaire de littérature française à l'université de Rome III, où elle préside le Centro di Studi italo-francesi (ex Centre culturel français à Rome). Elle a publié divers volumes de poésie, dont Jeu, Le Seuil, 1971 ; Petits Éléments de Physique amoureuse, Gallimard, 1991 ; Puissances du sommeil, Le Seuil 1997 ; Les Instants, Farrago, 2000) ; plusieurs volumes d'essais, dont Dante écrivain, Le Seuil, 1982 ; Il silenzio delle sirene, Donzelli, 2006 ; Traduction et Mémoire poétique, Dante, Scève, Rimbaud, Proust, Hermann, 2007. Elle a traduit de l'italien La Divine Comédie de Dante (Flammarion, 1985-90, 5^e édition 2006), Le Prince de Machiavel, Actes Sud, 2000. Dans Dante, une vie (Flammarion, 1995), Jacqueline Risset retrace les années de formation du poète, ses rencontres avec Béatrice, son parcours d'homme politique florentin, de gulfes blanc finalement banni en 1302.

13 juillet

Quel retour du spirituel ?

avec **Tzvetan Todorov** historien et essayiste, **François Flahault**, philosophe

À côté de la “revanche de Dieu” et des dérives fanatiques qui hantent une planète déchirée, la force spirituelle des religions – et notamment de l’héritage chrétien – apparaît à bon nombre de citoyens, de dirigeants et de représentants de la pensée critique, comme une manière de surseoir à la crise d’espoir, d’absolu, de sens et d’horizon d’un monde désenchanté. Nouvel avenir d’une illusion ou unique voie possible d’émancipation ? La tâche de la pensée consiste sans doute à la reprise d’insistance de l’infinité du sens. “Introduire un sens – cette tâche reste encore absolument à accomplir, admis qu’il n’y réside aucun sens”, écrit Nietzsche. Et cette question traverse toutes les strates de la société. Ainsi, lors du discours au Palais du Latran qu’il a prononcé le 20 décembre 2007 devant le pape Benoît XVI, Nicolas Sarkozy a-t-il par exemple remis la question du sens et de “l’espérance” au centre de sa conception du monde et de l’individu. Qu’est-ce que le spirituel ? Et nous a-t-il vraiment quitté ? Comment faire en sorte que “la mort de Dieu ne soit pas celle de l’esprit”, comme le résu-mait Nietzsche ? Face au désenchantement du monde, faut-il inventer une nouvelle spiritualité ? Peut-on opposer deux transcendances, deux morales, laïques et religieuses ?

*Né en Bulgarie en 1939, **Tzvetan Todorov** est directeur de recherches honoraire au CNRS. Ses premiers travaux concernent la théorie littéraire (Introduction à la littérature fantastique, *Le Seuil*, 1970). Il a consacré plusieurs ouvrages à l’histoire des idées humanistes, avec notamment *Nous et les autres* (*Le Seuil*, 1989) ou *Les aventuriers de l’absolu* (*Robert Laffont*, 2006) ; à la présence de la pensée en peinture (Éloge du quotidien, 1993, Éloge de l’individu, 2000 chez *Adam Biro*) ; aux rencontres entre cultures (La conquête de l’Amérique, *Le Seuil*, 1982 ; Le retour des barbares, à paraître en septembre 2008 aux éditions *Robert Laffont*) ; aux comportements moraux en contexte totalitaire (Face à l’extrême, *Le Seuil*, 1991) ; aux problèmes de la mémoire (Mémoire du mal, tentation du bien, *Robert Laffont*, 2000). Il est également l’auteur d’une réflexion sur le devenir des lettres (La littérature en péril, *Flammarion*, 2007).*

*Philosophe, directeur de recherche au CNRS, **François Flahault** s’est engagé dans des recherches en anthropologie sociale (La Pensée des contes, *Anthropos*, 2001) et en philosophie. Son travail a pour enjeu le passage de la conception traditionnelle du sujet comme substance à une conception relationnelle du sujet, ce qui implique de penser la vulnérabilité du sentiment d’exister (Le Sentiment d’exister. Ce soi qui ne va pas de soi, *Descartes & Cie*, 2002). Et de tirer les conséquences d’une conception renouvelée de l’individu (“Be yourself !” Au-delà de la conception occidentale de l’individu, *Mille et une nuits*, 2006), de la place de l’économie (Le paradoxe de Robinsin. Capitalisme et société, *Mille et une nuits*, 2005) et du rôle de la vie sociale et de la conception de la morale (Adam et Ève. La condition humaine, *Mille et une nuits*, 2007). Il fera paraître, fin 2008, *Le Crépuscule de Prométhée* aux éditions *Mille et une nuits*.*

14 juillet

Éloge de l’amour

avec **Alain Badiou** philosophe

Selon le philosophe Alain Badiou, l’amour est un événement qui, tout comme l’art ou la révolte, fait irruption dans la réalité et en rompt la banalité pour ouvrir à la différence, à la rencontre avec la possibilité du “Deux” (*Conditions*, *Le Seuil*, 1992). Comme il le déclarait récemment à Philosophie magazine (n° 19, mai 2008), “l’amour est ce qui va rendre raison de la nécessité d’explorer une expérience du monde qui ne soit pas celle de l’Un, mais celle du Deux. Si l’amour est une pensée, il est la pen-

sée du Deux et de la différence comme fécondité, construction particulière du monde”. Qu’il soit réduit à la biologie des passions ou dilué dans l’individualisme relationnel, l’amour est menacé de toutes parts. “Sur sa gauche, précise Alain Badiou dans *De quoi Sarkozy est-il le nom ?* (Lignes, 2007), par le libertinage, qui le réduit aux variations sur le thème du sexe, et sur sa droite, par la conception libérale, qui le subordonne au contrat. Les premiers soutiennent les droits de l’individu démocratique à la jouissance sous toutes ses formes, sans voir que, dans un monde réglé par la dictature marchande, ils servent de fourriers à la pornographie, qui est un des plus grands marchés planétaires. Les seconds voient l’amour comme un contrat entre deux individus libres et égaux, ce qui revient à se demander si les avantages qu’en tire l’un balancent équitablement ceux qu’en tirent l’autre”. Ainsi l’amour est-il un acte de résistance politique au sein d’un monde soumis à l’échangisme marchand universel. Pour Alain Badiou, non seulement “l’amour doit être réinventé, mais aussi tout simplement défendu”.

Né en 1937 au Maroc, Alain Badiou ne cesse d’articuler réflexion conceptuelle (Logique des mondes, Le Seuil, 2006) et intervention politique (Peut-on penser la politique? Le Seuil, 1985, De quoi Sarkozy est-il le nom? Lignes, 2007). Contrairement à nombre de ses contemporains qui ont déconstruit l’édifice de la rationalité occidentale (Petit panthéon portatif, La Fabrique, 2008), il réactive le geste inaugural de Platon, qui fonde les vérités sur les mathématiques, la politique, l’amour et la poétique (L’Être et l’événement, Le Seuil, 1988 ; Manifeste pour la philosophie, Le Seuil, 1989 ; Le Siècle, Le Seuil, 2005). Romancier et essayiste, Alain Badiou est également dramaturge, comme en témoignent L’Écharpe rouge (mis en scène par Antoine Vitez au festival d’Avignon, en 1984, sur une musique de Georges Aperghis), Ahmed le subtil (présenté au festival en 1994 par Christian Schiaretti), Ahmed philosophe et Ahmed se fâche (Actes-Sud, 1984 et 1995), trilogie théâtrale qui met en scène les fourberies d’un Scapin contemporain.

16 juillet

Le désœuvrement dans l’art, la fête, la politique

conférence de **Giorgio Agamben** philosophe

Né en 1942, à Rome, Giorgio Agamben a notamment théorisé, dans le sillage de Michel Foucault, la “biopolitique”, une structure de pouvoir sur la vie dont il fait remonter la généalogie à l’Antiquité occidentale et qui n’a cessé de s’étendre depuis, jusqu’à devenir la forme dominante de la politique dans les États modernes : un “état d’exception devenu la règle”, explique-t-il dans *Homo Sacer. Le pouvoir souverain*, (Le Seuil, 1997). L’objet de la biopolitique, c’est la “vie nue” (zôè), qui désignait chez les Grecs “le simple fait de vivre”, commun à tous les êtres vivants, distincte de la “vie qualifiée” (bios) qui indiquait “la forme ou la façon de vivre propre à un individu ou un groupe”. Selon Giorgio Agamben, “l’objet de la souveraineté, c’est non pas la vie qualifiée du citoyen, bavard et bardé de droits, expliquent Stany Grelet et Matthieu Potte-Bonneville dans la revue *Vacarme* (n°10, Hiver 2000), mais la vie nue et réduite au silence des réfugiés, des déportés ou des bannis : celle d’un “homo sacer” exposé sans médiation à l’exercice, sur son corps biologique, d’une force de correction, d’enfermement ou de mort.” Au modèle de la cité, censé régir la politique occidentale depuis toujours, Giorgio Agamben oppose celui du camp, paradigme de cette “politisation de la vie nue” qui est devenu l’ordinaire du pouvoir. Lors de sa conférence préparée pour le Festival d’Avignon, Giorgio Agamben s’attachera à la question du désœuvrement dans l’art, la politique et la fête.

Professeur de philosophie à l’université de Venise, Giorgio Agamben a notamment publié en français : Stanze (Bourgeois, 1981) ; La Fin de la pensée (Bourgeois, 1982) ; Idée de la prose (Bourgeois, 1988, rééd.98) ; Enfance et Histoire (Payot, 1989) ; La communauté qui vient (Le Seuil, 1991) ; Moyens sans fins (Rivages, 1995) ; Bartelby ou la création (Circé, 1995 ; L’homme sans contenu (Circé, 1996) ;

Homo Sacer, Le pouvoir souverain (*Le Seuil, 1997*) ; Le Langage de la mort (*Bourgeois, 1997*) ; Ce qui reste d'Auschwitz (*Rivages, 1999*). L'état d'exception (*Le Seuil 2003*). Profanations (*Payot & Rivages, 2005*), La Puissance de la pensée. Essais et conférences (*Payot & Rivages, 2006*). Dans Qu'est-ce qu'un dispositif? (*Payot & Rivages, 2007*), il se demande comment le téléphone portable ou l'ordinateur modifient nos personnalités. Il a récemment publié L'Amitié (*Payot & Rivages, 2007*) et Signatura rerum, Sur la méthode (*Vrin, 2008*).

18 juillet

Par-delà la raison ?

avec **Annie Le Brun** écrivain

Le sommeil de la raison engendre-t-il des monstres, comme l'écrivait Goya ? Sans verser dans une certaine forme d'ésotérisme, n'y a-t-il pas une façon d'atteindre les mystères de l'humain sans recourir aux attributs traditionnels de la rationalité occidentale ? De quelle manière le rêve, l'amour et la révolte interrogent-ils nos certitudes ? L'époque, qui a porté à son apogée la rationalité et canalisé les pulsions vers la consommation, peine à donner droit de cité à la sensibilité. Pour Annie Le Brun, le chemin emprunté par Rimbaud et les surréalistes, avec "leur intraitable refus de s'en tenir à ce qui est peut encore, seul, donner du sens à une existence apparemment condamnée à en avoir de moins en moins". Devant ce "trop de réalité" - écrans mondialisés, tout visuel et virtuel - qui nous envahit et capture notre faculté d'imaginer, il est donc temps de retrouver la force de la violence poétique des rêves et l'irréalité de nos désirs. En effet, le rêve semble avoir "purement et simplement disparu de notre horizon", s'alarme Annie Le Brun. Il n'est peut-être pas exagéré d'évoquer un long "oubli du sensible", comme certains philosophes, tel Martin Heidegger, ont pu parler d'un "oubli de l'être" au sein même de la métaphysique occidentale. Dans l'histoire, la philosophie, mais aussi la poésie et le théâtre, quelques hérétiques ont toutefois emprunté la voie souterraine de l'animalité ou de l'humanité rêveuse et incarnée. Autour de la figure du "sauvage", de l'indien, du fou, du vagabond, du sourd ou de l'aveugle, entre rêve et sommeil, lors de cet entre-deux où la raison quitte sa toute-puissance et s'ouvre au trouble de la différence, une insoumission sensible fait vaciller la primauté accordée à l'esprit par la raison instrumentale. Comment dépasser la rationalité et retrouver une forme de subjectivité qui saurait libérer notre imaginaire colonisé ? Rencontre avec un auteur qui n'a pas renoncé au merveilleux et qui continue à écrire "comme on force une porte".

Dans le sillage des rêveurs définitifs qui gravitaient autour du mouvement surréaliste et d'André Breton qu'elle rencontre en 1963, Annie Le Brun a emprunté un chemin singulier dans la pensée et la poésie contemporaines. Avec Lâchez tout, elle jette un pavé dans la mare des néoféministes qui minorent la puissance de la relation amoureuse (Le Sagittaire, 1977, puis Vagit-prop, 1990). Auteur d'ouvrages poétiques récemment réédités (Ombre pour ombre, Gallimard, 2007), elle a écrit une préface à l'édition des œuvres complètes de Sade (Soudain, un bloc d'abîme, Sade (1986), Folio, 1993), puis à celles de Raymond Roussel (Vingt mille lieues sous les mots, Raymond Roussel, Jean-Jacques Pauvert, 1994). Insoumise et réfractaire à la dérive théorique d'une grande partie de la philosophie universitaire contemporaine, elle continue de porter un regard critique et acéré sur notre époque qui recycle les figures de la contestation et rogne notre faculté d'imagination (Du trop de réalité, Stock, 2000).

19 juillet

Quelle politique des images ?

avec **Georges Didi-Huberman** philosophe et historien d'art

Dans un monde où les images prolifèrent en tous sens et où leurs valeurs d'usage nous laissent si

souvent désorientés, il semble nécessaire de revisiter certaines pratiques où l'acte d'image a véritablement pu rimer avec l'activité critique et le travail de la pensée. On voudrait s'interroger, en somme, sur les conditions d'une possible politique de l'imagination. Histoire de regarder notre propre histoire avec les outils que nous offrent des penseurs et des artistes tels que Bertolt Brecht ou Walter Benjamin, Roberto Rossellini ou Pier Paolo Pasolini. Pour élaborer cette politique des images, Georges Didi-Huberman s'est inscrit dans la lignée d'une histoire de l'art philosophique, critique, psychanalytique et poétique inaugurée par Aby Warburg (1866-1929), et largement minorée en France. Comme il le rappelle lui-même dans *L'image survivante* (Minuit, 2002), c'est Aby Warburg qui, "le premier, fit de la survivance (Nachleben) le motif central de son approche anthropologique de art occidental". Qui était ce pionnier ? Né à Hambourg en 1866, Aby Warburg était un héritier d'une puissante famille de banquiers qui renonça aux affaires pour se consacrer à l'étude des images. Fondateur de la discipline iconologique grâce à une interprétation révolutionnaire des fresques du Palazzo Schifanoia à Ferrare, il crée à Hambourg une bibliothèque interdisciplinaire qui deviendra mythique par sa richesse et son organisation originale, et réunit autour de lui des personnalités telles qu'Erwin Panofsky ou Ernst Cassirer. La Première Guerre mondiale le fait sombrer dans la folie : il sera interné de 1918 à 1924. Revenu à Hambourg, il s'attache au projet Mnemosyne, grand atlas d'images destiné à rendre visible les "survivances" de l'Antiquité dans la culture occidentale, avant de mourir en 1929. Rencontre avec l'un de ses principaux continuateurs.

Né en 1953, philosophe et historien de l'art, **Georges Didi-Huberman** enseigne à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales. Il a dirigé plusieurs expositions, dont *L'Empreinte au Centre Georges Pompidou* (Paris, 1997) et *Fables du lieu au Studio national des Arts contemporains* (Tourcoing, 2001). Il a publié une trentaine d'ouvrages sur l'histoire et la théorie des images, notamment *Devant le temps. Histoire de l'art et anachronisme des images* (Minuit, 2000) ; *Images malgré tout* (Minuit, 2003) ; *Gestes d'air et de pierre. Corps, parole, souffle, image* (Minuit, 2005), *Le Danseur des solitudes* (Minuit, 2006), *L'image ouverte. Motifs de l'incarnation dans les arts visuels* (Gallimard, 2007). Dans son dernier ouvrage (*La Ressemblance par contact. Archéologie, anachronisme et modernité de l'empreinte*, Minuit, 2008), il se demande "pourquoi les artistes modernes et contemporains ont-ils, aussi obstinément, exploré et utilisé les ressources de l'empreinte, cette façon en quelque sorte préhistorique d'engendrer les formes".

23 juillet

La place du spectateur : quelle responsabilité du regard ?

avec **Florence Dupont** anthropologue du théâtre ; **Marie-José Mondzain** philosophe

Quelle place le spectateur d'œuvres vivantes peut-il occuper dans la "société du spectacle", où le monde vécu semble s'être éloigné dans la représentation télévisuelle ? L'art contemporain doit-il imposer un sens univoque ou bien permettre au spectateur de construire lui-même son regard, au risque de la désorientation ? Deux spectatrices engagées de la scène contemporaines confrontent leur regard et leur analyse. Dans *Homo Spectator* (Bayard, 2007) ainsi que dans sa discussion avec le dramaturge Hans-Thies Lehmann (*Le Théâtre des idées*, collectif, Flammarion, 2008), Marie-José Mondzain a montré que la condition de spectateur était celle de l'humanité : "Si c'est l'homme à qui le théâtre s'adresse, l'important n'est pas de savoir s'il y a du texte ou non, mais si ce qu'il nous donne à voir nous donne la parole ou la prend à notre place". Dans *Aristote ou le vampire du théâtre occidental* (Flammarion, 2007), Florence Dupont a montré qu'il était temps de déconstruire la *Poétique* d'Aristote : "Tout le monde croit, car c'est une croyance, qu'une pièce de théâtre était toujours, jusqu'à une date récente, la représentation d'une histoire". Or, pour l'auteur, il s'agit de nous délivrer de cette fable. "En son temps, la *Poétique* fut une machine de guerre contre le théâtre traditionnel. Aristote inventait le théâtre littéraire, élitiste, austère, sans corps ni musique ni dieu : un

théâtre de lecteurs. L'idéologie aristotélicienne est plus que jamais présente dans notre théâtre contemporain : dans le texte sacralisé, dans le récit, surnommé "fable" depuis Brecht, et placé au centre de tout, dans la mise en scène elle-même et la dramaturgie. Aristote a déthéâtralisé le théâtre, désenchanté le théâtre. Libérer la scène contemporaine, c'est redécouvrir les théâtres ritualisés, ludiques, musicaux". Une rencontre destinée à envisager autrement la place du spectateur.

*Professeuse de littératures anciennes à Paris-Diderot et anthropologue du théâtre, **Florence Dupont** est directrice du GREP (Groupe de recherches en ethnopoétique). Elle a traduit de nombreux textes de théâtre : les tragédies de Sénèque, Plaute (La Marmite), Pseudolus (Les Bacchides), Sophocle (Antigone), Euripide (Électre). Elle poursuit ses travaux avec L'Invention de la littérature (La Découverte, 1998) qui rappelle le faible rôle de la lecture dans l'Antiquité. Rapprochant l'œuvre d'Homère du feuilleton télévisé Dallas, le succès du théâtre romain de celui de la culture populaire actuelle, Homère et Dallas (Kimé, 2005) fit débat lors de sa parution. Avec Aristote ou le vampire du théâtre occidental (Flammarion, 2007), elle souhaite "libérer la scène et les esprits" de la conception "littéraire, élitiste, austère et sans corps" du théâtre occidental.*

*Philosophe, directrice de recherches au CNRS, **Marie-José Mondzain** questionne l'art visuel (Van Gogh ou la peinture comme tauromachie, Epure, 1997), la guerre des images et l'empire du visible (L'image peut-elle tuer ?, Bayard, 2002), la passion de voir (Le Commerce des regards, Le Seuil, 2003), le partage des regards (Voir Ensemble, Gallimard 2001). Elle a récemment publié, Homo Spectator (Bayard, 2007) et Qu'est-ce que tu vois ? (Gallimard jeunesse, 2008). Membre de l'association Sans Cible (groupe de recherche sur le théâtre) dont les débats ont été publiés dans trois ouvrages : L'assemblée théâtrale (L'Amandier, 2002), La Représentation (L'Amandier, 2004), Produire la création (Noÿs, 2007) et de l'Association L'Exception (groupe de recherche sur le Cinéma), elle anime depuis plusieurs années l'observatoire des images contemporaines.*

*Né en 1967 à Paris, **Nicolas Truong** est journaliste au Monde de l'éducation et conseiller de la rédaction de Philosophie magazine. Fondateur de la revue Lettre (1989-1993), responsable du Théâtre des idées au festival d'Avignon depuis 2004, il a mis en scène La vie sur Terre, adaptation théâtrale de textes issues de la pensée critique, comme les Lettres, articles et essais de George Orwell. Il a publié, avec Jacques Le Goff, Une histoire du corps au Moyen Âge (Liana Levi, coll. "Piccolo", 2006) et, avec le Festival d'Avignon, Le Théâtre des idées, 50 penseurs pour comprendre le XXI^e siècle (Flammarion, 2008).*

Les débats des 4 premières années du Théâtre des idées (2004-2007) sont réunis dans un livre intitulé *Le Théâtre des idées, 50 penseurs pour comprendre le XXI^e siècle* (éditions Flammarion).

Issu du Théâtre des idées, cycle de rencontres intellectuelles du Festival d'Avignon, dont il reprend et développe les principaux moments depuis 2004, cet ouvrage composé de 25 entretiens est une introduction vivante et pédagogique à la pensée critique contemporaine. Rapport entre Orient et Occident, crise de la représentation politique, métamorphose du travail, retour du sacré, sociétés en quête d'identité, actualité des résistances... Auteurs confirmés et talents émergents, les intellectuels les plus engagés dans la réflexion sur le temps présent dressent un état des lieux des questions qui taraudent notre modernité.

Pour vous présenter les spectacles de cette édition, plus de mille cinq cents personnes, artistes, techniciens et équipes d'organisation ont uni leurs efforts, leur enthousiasme pendant plusieurs mois. Parmi ces personnes, plus de la moitié, techniciens et artistes salariés par le Festival ou les compagnies françaises, relèvent du régime spécifique d'intermittent du spectacle.

